

Note synthétique : Utilisation de l'espace et dynamiques territoriales sur le littoral Nord du Menabe

1 Contexte de l'étude

Le travail de terrain qui est présenté ici de façon synthétique a été réalisé dans le cadre de l'élaboration prochaine du Plan de Gestion Environnemental et Social pour la partie mangroves de l'aire protégée *Antimena*. L'aire protégée en question qui couvre les mangroves du littoral Nord de la région du Menabe, est classée en catégorie V de l'UICN, dénommée « Paysage Harmonieux Protégé » à Madagascar. D'après cette nomenclature, le plan de gestion correspondant qui est un des éléments décisifs à la création définitive de l'aire protégée, se veut le lieu d'intégration des enjeux environnementaux et des priorités socio-économiques selon une démarche concertée entre les différents acteurs des territoires, agissant à des échelles spatiales diverses.

Il s'agit donc d'une étude à caractère exploratoire, focalisée sur la compréhension des modes de mise en valeur et d'utilisation de l'espace et des ressources naturelles, à partir d'entretiens auprès de personnes ressources dans une série de villages sélectionnés sur le littoral. La volonté étant d'obtenir un aperçu général des dynamiques territoriales en cours dans les territoires considérés afin de pouvoir en approcher brièvement les enjeux de gestion et d'aménagement.

2 Méthodologie

2.1 Principes généraux

Les territoires ruraux en question sont considérés comme étant aménagés, gérés, mis en valeur et exploités par un ensemble de systèmes agraires. Rappelons que le système agricole est considéré comme un mode de représentation du monde rural, dans sa structure et son fonctionnement, inscrit dans un contexte agro-écologique et socio-économique, une trajectoire historique et politique, ... Il est composé d'un ensemble de systèmes de production (d'exploitations), considérés comme la somme de sous-systèmes productifs (terre, travail, capital) connectés à un centre de décision.

Selon ces considérations, il est évident que ces systèmes agraires sont susceptibles de se différencier de façon multiple et selon des mécanismes variés. Ils produisent des dynamiques territoriales particulières qui reflètent des changements dans le contrôle et dans la gestion sociale de la terre et des ressources et qui influent dans une certaine mesure, l'occupation et l'utilisation du sol des territoires ruraux concernés.

La compréhension des mécanismes de différenciation des systèmes agraires et des dynamiques territoriales correspondantes, offre une assise explicative solide aux changements et aux transformations du monde rural. Or, de la capacité à cerner les changements et transformations du monde rural, découle la possibilité de les canaliser et de proposer une gestion et des aménagements du territoire qui soient cohérents avec une orientation communément admise du territoire, par tous les acteurs concernés, agissant à des échelles spatiales diverses.

La volonté est également de miser sur le dynamisme du monde paysan dans ses capacités de diversification, d'adaptation et de contournement pour ouvrir une voie au développement du monde rural qui lui soit propre :

- Afin d'identifier au mieux les défis et enjeux de la planification
- Afin d'optimiser les résultats de la planification via une vision large, interdisciplinaire et consensuelle
- Afin de garantir une exécution et un contrôle efficace à travers la compréhension et l'assimilation du processus de planification par toutes les parties prenantes

Il s'agit de recentrer le débat du développement territorial à l'intérieur même des frontières des territoires concernés. Une vision d'autant plus d'actualité que Madagascar est impliqué dans un processus de décentralisation du pouvoir et de déconcentration des compétences vers des niveaux spatiaux plus proches des besoins des populations. Le défi actuel réside justement dans la mise en place d'outils d'aide à la décision pour les communautés décentralisées (régions, districts, communes ?), du type système de planification, intégrant les visions et priorités des acteurs du développement territorial.

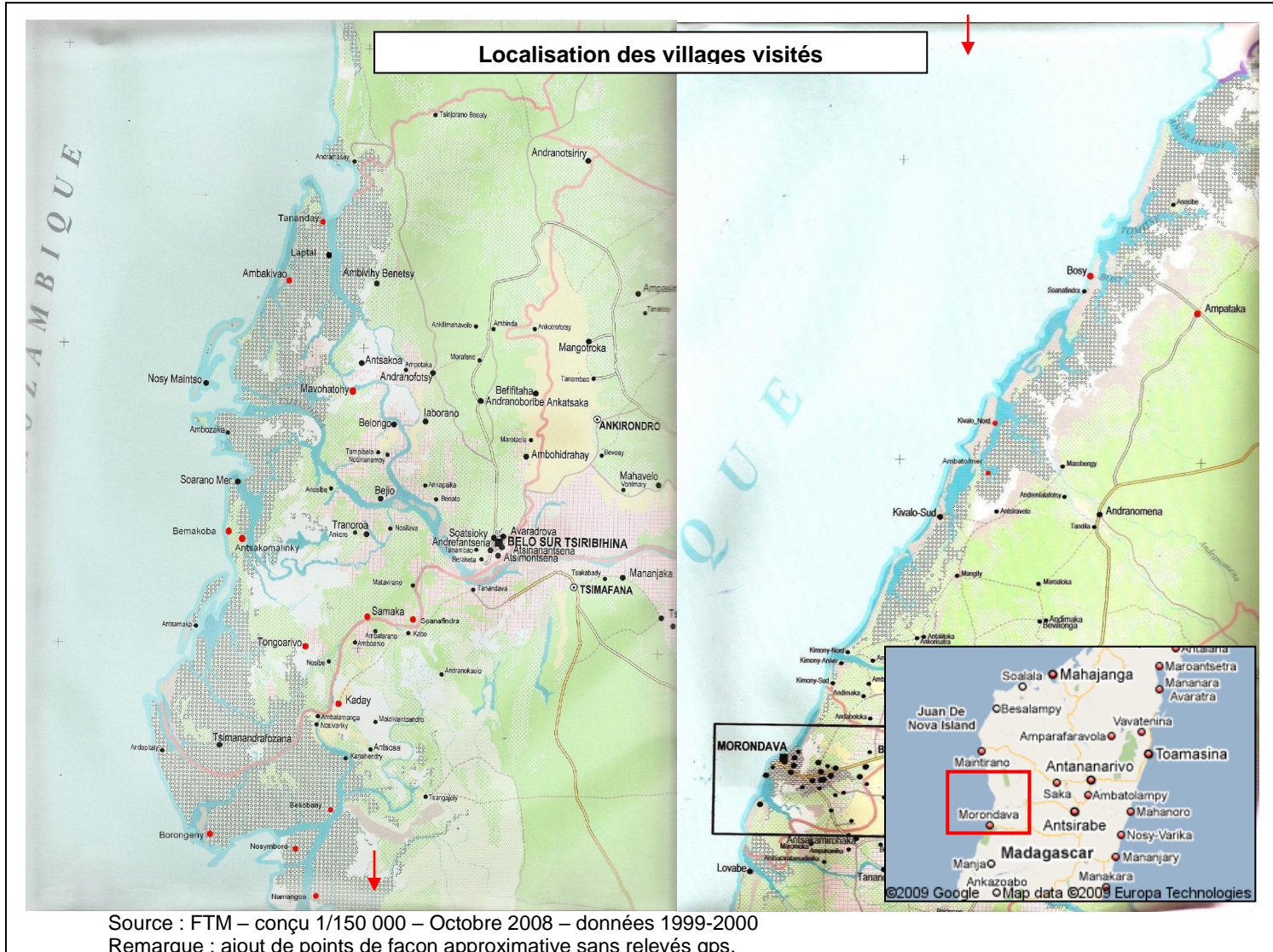
Ces quelques considérations permettent de justifier la présentation des résultats, essentiellement articulée autour de la mise en évidence des modes d'utilisation de l'espace et des dynamiques territoriales correspondantes, de façon transversale aux différents lieux d'enquête.

2.2 Mode opératoire

A partir d'un canevas de questionnaire axé sur certaines thématiques (histoire des villages, activités pratiquées et calendriers, systèmes d'exploitation, gestion et utilisation de l'espace et des ressources (halieutiques et forestières), peuplement et migrations, ...), il s'agissait de mener des ateliers de discussion et des entretiens avec des personnes ressources (chef de Fouktan/de village) pour une série de villages d'abord au sein du delta de la Tsiribihine (mission du 13/10/2009 au 23/10/2009) et ensuite sur la côte entre le delta et Morondava (mission du 17/11/2009 au 21/11/2009). Le parcours en question a été défini dans un souci de représentativité de la diversité des conditions écologiques et des modes de mise en valeur de l'espace et selon la présence présumée de dynamiques territoriales intéressantes.

3 Utilisation de l'espace et dynamiques territoriales

3.1 Les grands ensembles agro-écologiques



A défaut de pouvoir analyser l'occupation/utilisation du sol par télédétection à partir d'images satellites pour déterminer de façon précise et justifiés dans l'espace les grands ensembles agro-écologiques rencontrés dans la zone d'étude, on propose un découpage sommaire, non référencé dans l'espace et basé sur des observations de terrain, de la zone en question. Le recours à une ségrégation de l'espace en grands ensembles plus ou moins homogènes du point de vue des conditions écologiques du milieu, repose sur l'hypothèse que ces conditions rassemblent potentiellement des modes de mise en valeur et d'exploitation de l'espace similaires. Or, l'identification, dans l'espace, de modes de mise en valeur et d'exploitation du territoire et des ressources semblables, permet de cerner au mieux les dynamiques territoriales qui y sont liées et les priorités de gestion éventuelles.

Trois ensembles agro-écologiques ont été déterminés :

- Les zones de riziculture inondée (Mavohatoky, Antsakomalinky, Tongoarivo, Samaka, Soanafindra). Ce sont des villages tous situés dans l'arrière pays du delta, dans des espaces généralement défrichés (mangroves) et destinés à la riziculture inondée (qui représente dès lors la principale activité) profitant de la crue saisonnière de la Tsiribihine qui refoule les eaux salées plus en aval et assure un approvisionnement en eau douce des terrains rizicoles durant tout le cycle de croissance du riz.
- Les zones de transition sur terrain forestiers pour lesquelles il existe une forte complémentarité saisonnière entre la pêche et l'agriculture (Tananday, Bekobany, Namangoa, Nosymoro, Kaday, Ampataka). Ces villages sont principalement situés dans les espaces intermédiaires du delta entre l'amont rizicole et l'aval des mangroves. C'est une zone de transition écologique exploitée en conséquence. Il n'y a que le village d'Ampataka qui ne fait pas partie du delta. Situé à la hauteur de Bosy, entre la forêt sèche et les mangroves, il est aussi caractérisé par une complémentarité des activités basées la diversité des conditions écologiques (zone de transition).
- Les zones littorales orientées vers la pêche en mer (Ambakivao, Borongeny, Bosy, Kivalo, Ambato/mer). Ce sont à la fois des villages de l'extrémité du delta et de la côte au Sud de celui-ci. Il s'agit donc de la bande côtière pourvue de mangroves, dont l'essentiel de l'activité économique est orientée vers la pêche en mer.

Ces trois ensembles se retrouvent au sein même du delta de la Tsiribihine. Il faut à ce titre remarquer que la zone de delta est mue par certaines dynamiques écologiques particulières qui ont des implications sur l'évolution des activités et des paysages. Citons par exemple les mouvements des bras du fleuve dans la zone de delta qui provoquent la disparition de terrains (sapement des berges) et la création de nouvelles terres émergées (dépôts) ou le jeu de la salinité qui influe sur les activités agricoles (et lié notamment aux défrichements de la mangrove et aux variations de débit).



Entre Belo/Tsiribihine et Mavohatoky : sapement des berges du fleuve



A côté de Ambakivao, en bout du delta, des jeunes pousses de palétuviers sur dépôts récents (ici à marée haute)

3.2 Modes de mise en valeur et utilisation de l'espace et des ressources

3.2.1 Les zones de riziculture inondée

Il s'agit donc essentiellement des espaces de mangroves défrichés, grossièrement situés dans la partie amont du delta et utilisés pour la riziculture inondée qui donne lieu en général à une récolte par an. Dans certains cas comme à Antsirarak, la présence d'infrastructures particulières (barrage) permet d'effectuer deux récoltes par an. De manière générale, le riz est semé soit en pépinière soit à la volée à partir du mois de décembre ou janvier, sans travail préalable de la terre dans les zones fraîchement défrichées du delta (elle l'est par contre dans les zones plus anciennement mises à nu comme à Tongoarivo et dans les zones de forêt sèche comme à Ampataka étant donné l'impact sur la production). Les plants élevés en pépinière sont ensuite repiqués entre le mois de février et d'avril et la récolte commence aux alentours du 15 mai. La date du semi en pépinière est directement liée à l'apparition massive d'eau douce dans le delta qui concorde avec le début de la saison des pluies (crue de la Tsiribihine). Evidemment la durée de la crue correspond à la période de culture possible du riz. Il existe en conséquence des adaptations aux variations naturelles du timing de la saison pluvieuse. Lorsque par exemple les pluies arrivent tardivement, les champs sont semés pour moitié à la volée, l'autre moitié étant ensuite repiquée des plants excédentaires de cette première moitié. Cette technique permet de réduire de moitié le temps de travail (de repiquage) et donc de récupérer le

temps perdu. La récolte peut être également accélérée grâce au recrutement de main d'œuvre, salariée (rémunérée en nature essentiellement) ou sous forme d'entraide mutuelle. Il arrive malgré tout dans de rares cas que les champs ne soient pas entièrement récoltés lorsque le timing est trop serré. Le salariat agricole à proprement parlé semble donc rare, mais par contre beaucoup de cas de multiplication de la main d'œuvre lors de la période de récolte et de répartition de cette dernière en fonction, ont été rapportés. Il s'agit soit de paysans issus du delta et à la recherche de revenus complémentaires, soit de migrants saisonniers issus de Belo/Tsiribihine et d'ailleurs attirés par le produit des récoltes. Dans le cas d'Ampataka par exemple, environ 20% des agriculteurs vont travailler sur des terrains rizicoles du côté du canal du Dabara, soit sous forme de location de terrain (en argent) soit sous forme de partage du travail (et de la récolte), souvent à partir de réseaux de connaissance.

Hors du delta, il existe des systèmes de rotation des cultures avec des jachères de 3-4 ans et des associations culturales de type manioc/arachide, comme constaté à Ampataka.

De manière générale, il existe une période de soudure dans toute la zone de delta. Elle est variable dans la durée et se situe à des moments variés dans l'année selon les activités agricoles pratiquées. Elle se situe approximativement entre décembre et mai pour les riziculteurs simples (voir même d'octobre à juin dans certains cas comme à Antsakomalinky) et peut être réduite par une diversification des cultures pendant la saison rizicole morte. C'est le cas par exemple à Tongoarivo, où une bonne partie des agriculteurs mettent en valeur saisonnièrement d'autres terrains situés à l'extérieur du village (en bordure du fleuve) et plantés de haricots, de patates, de maïs ou d'arachide. Ainsi, si de novembre à avril les paysans cultivent le riz au village, ils sont occupés d'avril à octobre sur les autres terrains.

La production rizicole semble principalement destinée à la consommation directe par les ménages cultivateurs. C'est le cas à Antsakomalinky (environ 90% du riz est destiné à l'auto-consommation), à Samaka et Ampataka. Les agriculteurs de Tongoarivo préfèrent stocker leur riz à Belo vu l'abondance des vols. Il est alors en partie réservé pour la période de travail au champ, récupéré progressivement pour la consommation durant l'année et vendu en ville. Seules les semences de l'année suivante sont gardées au village. Les cas de revente peuvent également intervenir même lors de période de soudure importante, comme l'ont affirmé des paysans de Tongoarivo, vu le manque de liquidités durant la période de travail au champ essentiellement. C'est également ce manque de liquidité qui ne permet pas d'acheter du riz anticipativement en période de récolte (lorsque les prix sont au plus bas) et oblige de placer l'achat lorsque le prix est maximal (à partir du mois d'octobre). Le jeu des fluctuations de prix du riz est parfois mis à profit par d'autres via la constitution de stocks revendus juste avant la période de récolte. Selon les estimations, le prix du bidon de riz varie entre 5000 ariary juste après la récolte à 10 000 ariary au mois d'octobre.

Pour palier aux manques, il existe également des systèmes de crédit. Ils prennent différentes formes. Il y a d'abord les crédits contractés auprès d'usuriers (Tongoarivo et Samaka), habitants du village voir même de Belo (qui ont alors des agents en brousse). Ce sont des prêts d'argent ou en nature, à très haut taux d'intérêt (de 50 à 100% semble-t-il). Il y a ensuite les crédits qui paraissent plutôt prendre la forme de mécanismes d'entraide, comme à Ampataka où il existe un système de prêts mutuels : le créancier devient emprunteur l'année suivante. Les prêts se font en nature ou en argent, sans taux d'intérêts. Remarquons que cette situation particulière semble être tenue par des liens familiaux. Ces crédits sont souvent contractés durant la période de soudure, qui coïncide donc bien souvent avec des prix très élevés du riz. Cette situation pousse nécessairement les producteurs à vendre une part de leur production après la récolte, lorsque le prix du sac de riz est au plus bas et creuse le manque à gagner, qui se solde bien souvent par un endettement progressif.

Remarquons pour finir qu'en plus du petit élevage d'appoint, certains villages comme Antsakomalinky, Tongoarivo ou Samaka sont concernés par de l'élevage de zébus. Des terres de pâtures et des zones de parages sont réservés durant la saison pluvieuse consacrée à la riziculture. Ainsi l'îlot d'Antsakomalinky est un lieu de convergence des troupeaux à partir du mois de décembre et jusqu'en mars, contre légère taxe (5000 ariary/troupeau).

3.2.2 Les zones littorales orientées vers la pêche en mer

Les activités de pêche en mer sont évidemment surtout pratiquées à partir des villages côtiers (extrémité du delta). Il s'agit à la fois de pêche en haute mer (50-60km au large) et de pêche littorale (environ 2km). La pêche en haute mer se pratique essentiellement de décembre à mars tandis que d'avril à juillet c'est la période morte. Il s'agit surtout de thon, capitaine, requin (d'octobre à décembre), merlan, crevettes et chevaquines plus proche des côtes (de janvier à mars). La pêche côtière se pratique tout au long de l'année quand les conditions climatiques le permettent. Le crabe et la morue

sont également pêchés tout au long de l'année dans les mangroves. Les résultats de la pêche sont très variables selon les conditions climatiques : de 200kg/pêche à rien du tout par mauvais temps. Les pêcheurs se déplacent avec le poisson. Lorsqu'une diminution d'abondance est ressentie, les pêcheurs s'installent parfois pour quelques mois dans d'autres villages (Ambakivao, Borongeny). Pour les pêcheurs côtiers, ces mouvements existent aussi mais se font dans la journée (Bosy, Ambato/mer). La fermeture de la pêche industrielle (à partir de fin octobre) est l'occasion de poser les filets plus au large sans craintes de destruction du matériel.

Il existe en effet un conflit latent entre la pêche industrielle par chalutiers et la pêche artisanale qui a été rapporté aussi bien Ambakivao, Borongeny, Bosy et Ambato/mer. Les premiers sont soupçonnés de détruire volontairement le matériel de pêche posé en mer. Les plaintes déposées à Morondava n'aboutissent à un paiement d'indemnité que dans environ 20% des cas selon les habitants de Borongeny. Les litiges sont d'autant plus difficiles à faire reconnaître que de nombreux pêcheurs ne possèdent pas de carte de pêcheur et qu'il n'est pas aisé de déterminer le lieu et l'heure du saccage/accident pour vérification par satellite. Remarquons au passage que les chalutiers ne revendent plus de produits aux pêcheurs résidents.

Les produits de pêche sont destinés avant tout à des collecteurs. Ils sont d'abord issus des grandes firmes comme Aquamen et la Sopemo. Ainsi par exemple à Ambakivao, le bateau collecteur d'Aquamen stationne parfois deux semaines le temps de collecter les camarons vivants et autres produits frais. La Sopemo peut également assurer une chaîne du froid sur commande. En plus des industriels, il existe une grande quantité de collecteurs (Ambakivao, Borongeny, Bosy) qui agissent à titre privé pour remplir leurs boutres. A Borongeny par exemple, quatre boutres de 5 à 10 tonnes font le trajet chaque semaine. A Ambakivao comme à Borongeny, il existe une certaine concurrence entre les producteurs pour s'accaparer les produits de la pêche. Ainsi, il existe un système de prêt de matériel de pêche par les collecteurs contre l'assurance d'une vente des produits de pêche. Afin d'accroître le pouvoir de négociation face aux collecteurs, des associations de pêcheurs ont été créées mais elles sont confrontées à des problèmes organisationnels et de confiance qui les rend quasi obsolètes. Les pêcheurs propriétaires de leur matériel font d'ailleurs jouer la concurrence pour retirer un prix de vente plus élevé de leur pêche. Il existe également des pêcheurs qui collectent eux-mêmes les produits de la pêche pour les stocker et les revendre à des grossistes de la ville, comme à Ambakivao, ou des tentatives de création d'un lieu de stockage collectif comme à Borongeny. Les produits sont enfin destinés à la vente directe sur les marchés urbains (Belo/Tsiribihine et Morondava). Il s'agit alors surtout des produits salés ou fumés et des déchets (proviende vendable uniquement à Morondava). C'est surtout le cas à Ambato/mer où les pêcheurs vont vendre eux-mêmes les produits de la pêche à Morondava en fonction de l'abondance des captures.

Durant la période morte, quelques rares pêcheurs cherchent du travail au village ou bien ont recours à d'autres activités comme la riziculture en saison humide ou l'élevage bovin.

Si ces villages côtiers sont déjà caractérisés par une grande diversité des origines géographiques (de Tuléar à Diégo pour Ambakivao et Borongeny), la saison de pêche en haute mer est aussi l'occasion de migrations saisonnières de pêcheurs, issus d'autres régions et bien souvent de la côte Est de Madagascar (jusqu'à 50-60 pêcheurs à Borongeny). Les pêcheurs qui s'installent dans des campements de fortune à l'extérieur des villages sont surtout attirés par les bénéfices tirés de la pêche au requin. Les trois degrés de qualité des ailerons permettent en effet d'encaisser 250 000, 200 000 ou 160 000 ariary/kg. Voir même jusqu'à 500 000 ariary/kg pour certaines espèces de premier choix.



Campement saisonnier de pêcheur - Bemakoba

Les saisonniers ne payent aucun droit de pêche aux autorités locales et les produits sont entièrement destinés à des filières privées de collecte basées à Belo ou Morondava qui agissent par l'intermédiaire d'agents dans les villages.

3.2.3 Les zones de transition

Les zones dites de transition sont donc caractérisées par des stratégies de maximisation des revenus (et de répartition des risques) par une utilisation croissante de la diversité des conditions écologiques. Il s'agit essentiellement d'une combinaison d'activités agricoles et de ponction des ressources issus des mangroves. En ce sens, il s'agit bien souvent d'espaces peu stables puisque l'activité économique est axée vers la disponibilité de ressources directement puisables (crabes, poissons, crevettes, bois, miel, plantes, ...). On y trouve soit des villages auparavant dirigés vers une activité rizicole importante qui se sont reconvertis progressivement vers une intensification de l'exploitation des ressources issus des mangroves (comme Kaday ou Ampataka), soit des villages récents issus de l'installation définitive de pêcheurs saisonniers (Tananday, Namangoa), voir même des campements saisonniers (Bekobany) constitués de migrants attirés par la disponibilité des ressources halieutiques et poussés par une diminution des rendements agricoles et des problèmes de saturation de l'espace, soit encore des villages anciens traditionnellement axés vers l'exploitation des produits de la mangrove (Nosymboro). Ces villages sont donc grossièrement situés dans des zones où les ressources liées aux mangroves sont abondantes. Notons que ce caractère « pionnier » des installations au sein des mangroves qui suppose une dynamique de colonisation de l'espace, est susceptible de poser de ce fait des difficultés particulière de gestion des espaces de mangroves.

3.3 Evolution tendancielle des activités

3.3.1 Agriculture

La première observation est celle d'une diminution des rendements agricoles.

Il semble en effet selon les résultats de nos enquêtes, que les systèmes de culture subissent une baisse progressive des rendements rizicoles. A Antsakomalinky, les agriculteurs parlent d'une diminution de 80 bidons (d'une douzaine de kilos) à 50 bidons en trois ans, à Tongoarivo, on parle de 200 bidons en 1985 à 80 bidons aujourd'hui, des diminutions des récoltes sont aussi rapportées à Mavohatoky et à Ampataka. S'il ne s'agit que de grossières estimations qui ne sont de plus pas rapportées à des surfaces mesurées, les affirmations des interlocuteurs interrogés ont certaines raisons d'être.

En effet, la baisse des rendements est certainement liée à un problème d'accroissement de la salinité des eaux du delta. Les riziculteurs de Tongoarivo affirment qu'auparavant, « l'eau était douce toute l'année » tandis qu'elle est maintenant salée durant toute la saison sèche. A Samaka, on évoque la nécessité de réaliser des travaux d'endiguement pour des terrains aujourd'hui salés et incultes tandis qu'ils étaient mis en valeur autrefois. L'exemple de Kaday est aussi évocateur en ce sens. Alors que selon les notables (anciens), le village doit son origine à l'activité rizicole autrefois florissante (d'autant plus qu'une route reliait Kaday à Tsimafane), on peut aujourd'hui y observer les nombreux

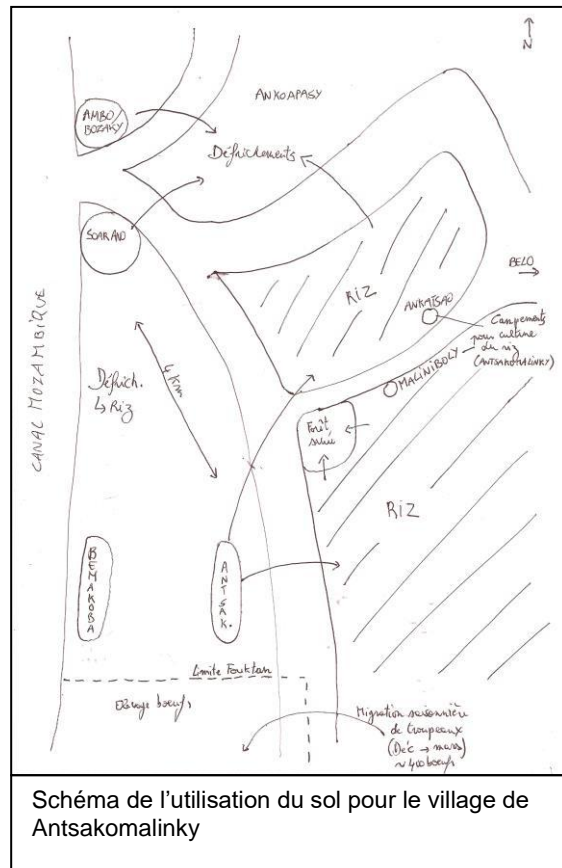


Champ abandonné - Kaday

hectares de terres incultes abandonnées. Selon les habitants, « la mer monte plus loin qu'avant » et a provoqué la fuite de nombreux ménages. Enfin, on parle aussi de l'accroissement de la salinité des eaux à Antsakomalinky et à Mavohatoky où l'on propose le recours à des variétés de riz plus résistantes au sel. L'accroissement de la période de présence d'eau salée a tendance à repousser les dates du semis. De même, on remarque l'apparition de nouvelles variétés à cycle végétatif plus court dénommé « vary vahiny » ou riz de luxe comme à Tongoarivo ou à Mavohatoky.

La diminution des rendements agricoles semble dans certains cas lié à des phénomènes de vieillissement de la terre et de durcissement. Les paysans de Mavohatoky évoquent la nécessité d'un recours à d'autres équipements agricoles permettant de travailler la terre et de limiter la croissance des adventices qui sont plus nombreuses qu'auparavant. A Ampataka où le manioc, l'arachide, le maïs sont cultivés sur les terrains défrichés (les monka), on dit que la terre est « dure et chaude ». Ainsi, tandis que les récoltes de manioc étaient excédentaires vers 1950 et avaient d'ailleurs attiré de nombreux agriculteurs (de Mahabo par exemple), les produits sont aujourd'hui insuffisants à cause d'une diminution des espaces cultivables, étant donné le durcissement de la terre.

La seconde observation importante est celle d'une saturation et d'une segmentation de l'espace. La diminution ou la disparition totale de terrains inexploités se ressent dans différents villages situés dans la partie plutôt amont du delta. A Antsakomalinky, l'action combinée des différents villages alentours, a mis en culture par défrichement l'ensemble des terrains disponibles à proximité du village. Le paysage correspond à une mosaïque d'îlots défrichés dont seuls les pourtours sont encore peuplés de mangroves. Les nombreux migrants attirés par la disponibilité des terrains cultivables, se trouvent aujourd'hui confrontés à un problème de saturation de l'espace cultivé (les îlots ne sont pas extensibles) qui favorise la segmentation des parcelles avec les descendances nombreuses et la recherche de terrains défrichables plus éloignés du village. Le phénomène de partage des récoltes contre partage du travail y est très présent. C'est d'ailleurs dans ce village que l'on rencontre des paysans sans terre (parfois attirés par d'autres activités liées à la transformation de produits de la mer) et certains rares ménages ayant vendus leurs terrains rizicoles (une à deux familles).



A Tongoarivo, se sont des phénomènes d'appropriation des terres qui témoignent de la situation de saturation de l'espace. En effet, si le village est d'abord constitué de Sakalava métissés à des africains continentaux amenés par les colons, de nombreuses familles originaires du Sud-Est de l'île s'y sont installées par la suite, sur des terrains cédés contre une partie des récoltes annuelles. Or, on assiste actuellement à un phénomène de contestation de la légitimité sakalava sur les terres en question, qui s'exprime par un refus de verser les compensations annuelles en nature.

3.3.2 Pêche

Concernant les activités de pêche, il est intéressant d'évaluer l'évolution tendancielle des ressources halieutiques et du matériel de pêche. Différentes tentatives d'ordre qualitatives ont été effectuées.

Si à Borongeny les tentatives d'évaluation de l'évolution des captures ne donnent aucuns résultats, laissant supposer qu'il n'y a pas de réduction des stocks de ressources halieutiques, la situation est par contre très claire à Ambato/mer où les pêcheurs rapportent unanimement une diminution de la quantité et de la taille des captures sur les quelques dernières années. L'évolution conjointe (à la baisse) de la taille des mailles des filets vient confirmer cette affirmation. La principale cause invoquée est la pêche industrielle par chalutiers et la disparition de la mangrove. A Ambakivao, le nombre de prises par pêcheur semble également avoir diminué, tandis que le nombre de filets a considérablement augmenté (de ~80 en 1997 à 200 en 2009). La tendance est également à l'accroissement de la taille des filets (de 200m vers 500m). A Bosy où la diminution des stocks de poisson semble aussi être une réalité, la parade est plutôt de type mobiliste : les pêcheurs se déplacent vers le Nord où la ressource poisson est plus abondante étant donné le meilleur état des mangroves.

3.3.3 Mangroves

Ce qu'il est important de remarquer, c'est que dans tous les cas, la mangrove est le lieu d'approvisionnement en matières premières (produits de pêche, bois de construction, bois de feu, compléments alimentaires, ...) Ainsi, l'ensemble des villages visités ont recours à la mangrove. Et lorsqu'elle a disparu, les villageois vont s'approvisionner dans d'autres lieux comme à Kaday où l'on va chercher le bois de construction dans d'autres fouktan plus en aval, comme à Tananday dont les forêts sont exploitées depuis Belo/Tsiribihine, ou comme à Ambato/mer dont le bois de mangrove est convoité par les gens de Kimony qui le revendent ensuite à Morondava. Ces quelques exemples ne doivent cependant pas occulter le fait que l'exploitation du bois de mangrove apparaît essentiellement dirigée par des besoins locaux. Et en la matière, les causes de défrichement sont variées : défrichements pour la mise en culture comme à Antsakomalinky, Mavohatoky, Tongoarivo, Samaka,

Soanafindra ; défrichements pour l’approvisionnement en bois de construction (partout) ; pour approvisionner des petites activités économiques (bois pour le fumage du poisson à Bemakoba, charbon à Samaka, construction de boutres à Borongeny, ...) ; pour l’installation d’habitations (c’est le cas des campements saisonniers et nouveaux villages de Bekobany ou Namangoa).



Espaces rizicoles sur terrain déboisé – Environs de Antsakomalinky

En plus des ressources ligneuses, se sont donc surtout les ressources halieutiques qui font l’objet d’une exploitation régulière, l’importance des stocks étant directement liée à la présence de la mangrove. Si la

pêche correspond avant tout à une activité d’appoint dans le delta, ces activités semblent être aussi pratiquées par des saisonniers ou ex-saisonniers installés depuis peu définitivement, qui trouvent de nombreux débouchés à leurs captures, soit auprès de collecteurs privés, soit auprès d’Aquamen. En effet, la firme achète tous produits (surtout les poissons) dans des quantités minimales de 50kg/pêcheur et propose en échange un approvisionnement en eau potable et dans certains cas des soins de santé (Namangoa, Bekobany). D’autres collecteurs des produits de mangroves, dont beaucoup sont issus de Kaday, sillonnent donc le delta pour acheter les produits de pêche.

Il est intéressant de souligner que dans les villages plus anciens situés dans ces mêmes zones (comme Nosymboro), les produits de la pêche sont principalement destinés à l’auto-consommation malgré les avances d’Aquamen. De plus, les autres activités de ponction sur les mangroves semblent plus équilibrées. Par exemple, les habitants de Nosymboro toujours, pratiquent l’élevage d’oiseaux sauvages dont ils récoltent une partie des œufs durant la période de nidification. A la saison suivante, les oiseaux « domestiqués » reviennent pondre au lieu d’élevage et sont ensuite consommés (pratique dite du « vanga »).

Face à la disparition progressive des forêts (dont la perception n’est pas la même selon la position géographique amont ou aval dans le delta), de nombreux villages ont tenté des expériences de mise en place d’association de gestion des mangroves ou d’instauration de permis de coupes. C’est le cas à Tananday, Tongoarivo, Bosy, Soanafindra, Kivalo, Ampataka. Le constat général est celui d’un échec d’une gestion concertée des ressources mêmes si quelques réalisations ont eu lieu (voir conclusion).

3.4 *Dynamiques territoriales et évolution des paysages*

Rappelons que l’hypothèse soutenue suppose que ces processus qui poussent le développement des activités, que l’on peut considérer comme étant des mécanismes de différenciation des systèmes d’exploitation, s’expriment du moins en partie dans l’espace. Ce sont ces dynamiques territoriales qui sont intéressantes à cerner car elles représentent des enjeux de gestion du territoire. Elles devront être traduites dans le plan d’aménagement et de gestion du territoire. Encore une fois, le caractère très exploratoire et peu exhaustif de l’étude ne permet que d’aborder quelques généralités perçues.

3.4.1 Le Delta

Le delta étant, selon nos observations, caractérisé par une mobilité intense de la population, les dynamiques territoriales semblent intimement liées aux dynamiques de peuplement. L’observation de la carte indiquant les mouvements de population laisse supposer qu’il y a deux types de dynamiques de peuplement dans le delta. Il y a d’abord les dynamiques internes au delta et puis les dynamiques externes au delta. Cette typologie hâtive est basée sur une relation étroite entre la localisation géographique (correspondant à des conditions écologiques) et les types d’activités pratiquées. En effet, selon les observations de terrain, les migrations internes au delta sont liées à la recherche de terrains cultivables et de produits liées aux mangroves, tandis que les villages de l’extrémité du delta dont l’apport migratoire est essentiellement hors delta, sont caractérisés par des activités de pêche en mer.

Aperçu des dynamiques de peuplement dans le delta de la Tsiribihine

ZONA MBIQUE



Légende

- Origine des premiers arrivants
- - - → Migrations saisonnières
- Limite arbitraire entre la zone interne du delta d'activités mixtes et la zone externe du delta orientée vers la pêche en mer
- Villages visités

Echelle : conçu au 1/150 000
Source : fond de carte FTM - 2008

Dans le premier cas, ces activités sont souvent pratiquées de façon complémentaire dans la zone interne du delta. Il est intéressant de remarquer que l'équilibre de cette complémentarité tend à basculer vers un recours accru à la collecte de ressources halieutiques selon un gradient de la distance par rapport au centre du delta (Belo/Tsiribihine), donc selon le contexte agro-écologique. Il semble également et a priori que les dates de création des villages suivent ce même gradient. Ainsi, les espaces de mangroves (situés aux extrémités du delta) sont le lieu d'installations plus récentes de villages dont les activités sont essentiellement tournées vers une collecte des produits qu'elles renferment (poissons, crabes, crevettes, ...), en complémentarité avec des activités agricoles sur place quand c'est possible (la salinité de l'eau étant un facteur limitant déterminant) ou dans les villages d'origine. C'est le cas de Namangoa (2000), Bekobany (campement saisonnier depuis 2009), Tananday (1993). Ces migrants trouvent leurs origines au sein même du delta, dans des villages plutôt axés vers la riziculture inondée (Samaka, Tongoarivo, Kaday, Andranofotsy). Le cas de Kaday est d'ailleurs exemplatif. D'abord déserté pour cause de salinité de la terre, le village retrouve une certaine activité en tant que base arrière de la collecte des produits halieutiques, qui favorise le retour des habitants ayant fui à la recherche de terres cultivables et qui se reconvertisent aujourd'hui vers la pêche, et attire des pêcheurs saisonniers d'origines variées (ce qui justifie son classement dans la zone agro-écologique dite de transition).

La dynamique générale de peuplement semble donc, selon ces observations, correspondre à un mouvement de colonisation du delta depuis son centre vers ses extrémités, dictée par la recherche de terrains cultivables et de ressources liées aux mangroves. Cela se passe d'abord par la création de campements saisonniers, qui se transforment sans doute souvent en villages par la suite. L'histoire des villages et parfois leur toponymie permet d'abonder, prudemment, dans ce sens. Ainsi avant d'être un village, Tananday (littéralement « le village des hommes ») était un campement saisonnier pour la pêche au crabe. Namangoa était aussi un campement saisonnier avant de devenir un village fixé. Bekobany est un campement saisonnier de pêcheurs. Antsakomalinky était au début le lieu de cultures saisonnières pour des villageois de Kaday. Les villages plus anciens (précoloniaux) comme Kaday, Samaka, Tongoarivo ont de ce fait des histoires très difficiles à relater.

Evidemment, les défrichements qui correspondent aussi à des impacts spatiaux forts sont intrinsèquement liés aux dynamiques de peuplement en ce sens qu'ils accompagnent nécessairement les événements migratoire, dans des proportions d'autant plus importantes qu'il s'agit de dynamiques agricoles.

Remarquons pour les espaces intérieurs au delta, qu'il existe aussi une dynamique d'éclatement de l'espace, lié à la saturation de celui-ci. Elle a été particulièrement rapportée à Tongoarivo où la pression sur la terre liée à l'accroissement de la salinité et à une certaine dynamique démographique, favorise l'éclatement du village du fait que les agriculteurs vont s'installer dans leurs champs, parfois sur des îlots plus éloignés, afin de s'assurer du contrôle de leurs terrains.

Dans le cas des villages côtiers des extrémités du delta, les activités se réduisent à la pêche en mer uniquement. Les histoires de création des villages et les origines des migrants actuels confirment cette situation de fait : les mouvements de population qui alimentent ces villages sont extérieurs au delta et liés à l'exploitation des ressources maritimes. Le village de Ambakivao (1985) trouve ses origines à partir de pêcheurs issus de Betania (Morondava) à la recherche de zones poissonneuses et est aujourd'hui alimenté par de pêcheurs de toute l'île. De même, le village de Borongeny (1971) trouve aussi son origine sur la côte au sud du delta (Ambato/mer) et est également alimentés par des migrants (saisonniers ou non) issus de Tuléar, Morondava, Morombe, Tamatave, Mahajanga, ... tout comme le village de Bemakoba. Le caractère marin de ces villages définit une utilisation de l'espace très peu axée vers l'exploitation de la mangrove et sans assise importante vers l'intérieur du delta.

3.4.2 La côte

Les autres villages visités sur la côte au Sud du delta, sont caractérisés par des origines très anciennes et la quasi absence de dynamiques migratoires. Parmi ces villages, Bosy, Ambato/mer et Kivalo sont caractérisés par des activités de pêche côtière qui attirent dans une certaine mesure des pêcheurs du Sud (Tuléar). Les dynamiques territoriales sont plutôt celles de défrichements pour l'exploitation du bois de mangrove, notamment pour l'alimentation de Morondava comme déjà souligné.

4 Conclusion : le jeu de la complémentarité des conditions agro-écologiques ou la difficulté d'une gestion concertée des ressources

En conclusion, il est peut-être intéressant de souligner le fait que les dynamiques territoriales observées, sont intimement liées à l'évolution tendancielle des activités qui en représente dès lors l'assise explicative. Et en particulier, le fort déterminisme écologique de cette brève typologie des dynamiques territoriales, met en évidence le fait que les modes de vie des populations du delta et du littoral Nord de Morondava sont très dépendants de l'état des ressources naturelles qui sont clairement le lieu de création de toute valeur ajoutée.

En effet, la diversité des conditions écologiques (des forêts sèches aux mangroves, en passant par les zones intertidales du delta) semble être mise à profit par les systèmes d'exploitation dont les stratégies de maximisation des revenus sont basées sur une diversité correspondante des activités, d'autant plus justifiée qu'elle permet une meilleure répartition des risques dans le temps et dans l'espace. Les exemples sont nombreux et ont déjà en partie été cités : à Tananday, Kaday et Samaka où les agriculteurs possèdent des terrains disséminés dans d'autres zones du delta (villages d'origine), à Tongoarivo où les cultures de contre saison sur des terrains hors du village rassemblent de plus en plus de cultivateurs, à Bekobany (campement saisonnier de pêche) qui est l'expression même de la recherche de revenus complémentaires, à Namangoa où des cultivateurs se sont reconvertis à la pêche. La nécessité de trouver des alternatives économiques ou des débouchés se traduit aussi par la recherche de synergies entre les activités comme à Antsakomalinky où il existe une activité de plus en plus intense de transformation des produits de mer (salage, fumage) des pêcheurs de Bemakoba. Ou par des échanges trans-écologiques (perpendiculairement à la ligne de côte) comme c'est le cas entre Bosy (fourniture en produits de la mer) et Ampataka (produits agricoles).

Ceci étant, le caractère mobiliste de la recherche de revenus directement dépendants de la disponibilité des ressources, pose des problèmes de concertation lorsqu'il s'agit de sédentariser la gestion de ces ressources. En effet, il semble que la gestion transférée des ressources à une communauté donnée qui définit des règles d'accès, d'utilisation et qui met en place des contrôles associés, pose inévitablement la question de l'appropriation de la ressource de façon d'autant plus prenante donc que sa diversité écologique ainsi que sa disponibilité (libre accès) constituent jusqu'à présent les piliers des modes de vie sur le littoral Nord du Menabe. En ce sens, les problèmes rencontrés par les associations de gestion de lots forestiers de Soanafindra et de Kivalo que nous avons visités, se cristallisent essentiellement autour de la contestation des limites des espaces dont la gestion est planifiée (saccage des bornes de délimitation à Soanafindra malgré les démarches de sensibilisation), des droits y afférant et des restrictions d'accès (exploitation du bois des mangroves de Kivalo par les villageois de Kimony). Autant de défis à relever dans le cadre de l'élaboration et de la mise en place de plans d'aménagement et de gestion du territoire.